

Marie-Paule Stéphan

Un phénomène corporel chez un jeune enfant *

La rencontre avec un jeune garçon présentant un eczéma sévère m'a amenée à élaborer et développer certains points concernant les phénomènes corporels en partant de mes observations cliniques. J'interrogerai le moment de l'apparition de cet eczéma, sa relation avec l'agressivité et la problématique du désir chez cet enfant. Je questionnerai cette lésion en tant que symptôme, sa fonction éventuelle d'identification et son articulation à la fonction paternelle.

Bertrand vient d'avoir 8 ans lorsque je le rencontre pour la première fois. Il se déplace de manière très particulière, sur la pointe des pieds, les membres très raides de façon à ce que ses vêtements soient le moins possible en contact avec la peau. Il a le corps couvert d'eczéma, sauf son visage et ses mains. Il se gratte beaucoup et exhibe ses croûtes lorsque sa mère me le présente. Les difficultés à l'école, dans sa relation à l'autorité et aux autres, sont importantes. C'est avec cette plainte des parents que je le reçois au CMPP en 2009 dans le cadre d'une demande de soin.

Durant plusieurs mois il exige mon regard, m'interpellant ou me le demandant dès que je le détourne de lui, et surtout il me fait taire dès que je me manifeste. À chaque tentative de ponctuation, il me jette un « tais-toi » ou « je te déteste ». Dans la monstration d'un savoir encyclopédique sans fin sur les dinosaures, il les dessine en entier, par morceaux ou les façonne en pâte à modeler... Progressivement, du jeu solitaire apparaît, mais il me tient à distance. Il m'a à l'œil, me réduisant au silence et quêtant mon attention. Un jour, très en colère contre sa mère, il pique un morceau de pâte à modeler, mimant un rituel de magie noire. Je modèle une petite figurine qu'il

* Intervention faite à la Journée de clôture du Collège clinique de Bourgogne-Franche-Comté, juin 2012.

joue à attaquer. Ce sera bientôt mon double qu'il écrasera, dévorera, étouffera...

Au retour des vacances d'été, la veille de la rentrée scolaire, Bertrand fait une crise d'eczéma. Tout son corps est atteint, il ne peut plus ouvrir les yeux et passe plusieurs semaines comme écorché. Une première opération vient d'avoir lieu sur son talon d'Achille. La deuxième suit quelques semaines après. La médecine a diagnostiqué un rétrécissement des tendons et préconisé une opération destinée à lui remettre les pieds à plat. Sous le plâtre la chair est à vif ainsi qu'à chaque pli de son corps. Les antihistaminiques et les anxiolytiques prescrits par le dermatologue sont sans effet. Bertrand ne dort plus, il est envahi d'idées obsédantes autour de la mort faute de sommeil. Ce sera la première fois qu'il demandera de l'aide. Il veut dormir, se plaint de son corps et pleure beaucoup. Le médecin de l'établissement lui prescrit un neuroleptique ; une consultation en dermatologie à l'hôpital est proposée.

Cet eczéma m'interroge : le moment et les circonstances de son apparition, le rythme des crises. Ce phénomène est arrivé en fin de scolarité de maternelle. Sa mère dit qu'il est apparu comme ça, un peu avant le CP, et qu'il n'a jamais disparu. De plus, elle note que les crises sont plus importantes à chaque rentrée scolaire, après les grandes ou même parfois les petites vacances.

L'école suscite la rencontre avec une certaine demande autour du langage oral et écrit. Bertrand entre difficilement dans la demande de l'adulte. Son opposition à l'école, à sa mère et sa manière durant nos rencontres de me laisser à distance, de me faire taire, l'attestent. Petit, il était décrit par l'école comme surinvestissant le langage. En effet, il a un rapport particulier au langage dans sa façon de prendre la parole. Sa mère rapporte qu'« il a parlé très tôt, il a toujours inventé des mots très originaux, il aimait ça ». Ensemble ils en évoquent. Elle le regarde fascinée : ce souvenir et le rapport qu'il entretenait avec la langue la ravissent, il parlait tellement bien. Cette évocation déprime Bertrand : « Maintenant je ne suis plus intelligent, je n'arrive plus à inventer et j'oublie plein de choses. »

L'école est venue mettre un terme à ces productions langagières enfantines, à ces signifiants sans signifiés qui satisfaisaient tellement sa mère, productions qui venaient contrer l'ordre et la loi du langage.

Freud, dans *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, écrit : « À l'âge où l'enfant apprend à manier le vocabulaire de sa langue maternelle, il éprouve un plaisir manifeste à faire de ce matériau une "expérimentation ludique", (Groos) et il assemble les mots sans se soumettre à la condition de sens, afin d'obtenir grâce à eux l'effet de plaisir lié au rythme et à la rime. Ce plaisir il se le voit progressivement défendre, jusqu'à ce que les seuls assemblages de mots autorisés qui lui restent soient ceux qui ont un sens ¹. » On sent bien la nostalgie de Bertrand face à cette perte.

L'entrée dans le langage écarte la *jouissance-toute* de l'organisme. Le cri du bébé est une manifestation de l'organisme livré aux excitations et aux besoins. La rencontre avec l'Autre maternel qui interprète ces premiers cris et les traduit en demande vient civiliser ce réel, cette jouissance du vivant. Elle suppose une acceptation des mots de l'Autre et une entrée dans la chaîne signifiante, symbolique, avec ses règles. Cette aliénation transforme le besoin de l'organisme vivant en pulsion et implique une perte et un morcellement de la jouissance. Mon hypothèse est que la manifestation somatique de l'eczéma est un des moyens à la disposition du sujet pour récupérer de cette jouissance sur le corps tégumentaire.

L'entrée à l'école implique la mise en relation avec les autres enfants. Or les parents de Bertrand font remonter ses difficultés à l'âge de 3 ans et demi, à la naissance de ses deux frères jumeaux, période où il a été destitué de sa place de fils et de petit-fils, uniques, et qui coïncide avec son entrée à la maternelle. Il est alors dans l'affrontement, veut tout faire seul, tout diriger, sauf les soins autour de son corps tels que la toilette et l'habillement, tâches réservées à sa mère. Il est très agité. À l'école, la demande ou l'irruption des autres enfants sont alors insupportables et provoquent une grande agressivité de sa part sur les autres enfants. Il va jusqu'à tenter de les étrangler. Lorsqu'il parvient à établir une relation, elle est étouffante et exclusive, et va du rejet au « trop ». Les punitions parentales passent par le corps en claques ou en fessées.

L'eczéma se déclenche donc à la suite de ces manifestations agressives sur les autres enfants, les passages à l'acte cessent au

1. S. Freud, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1988, p. 235.

moment de son apparition. Ce phénomène de peau semble être pour Bertrand une autre manière d'exprimer son agressivité, une autre traduction, comme s'il la retournait sur son corps propre. « Il étranglait les copains, c'est à lui qu'il fait mal maintenant, dit la mère, ça revient au même, il faut qu'on s'occupe de lui. »

Cette agressivité reste cependant très présente dans la relation et ressurgit dès que sa maîtrise sur moi devient inopérante. En séance, il me tient à distance, m'a à l'œil, me réduit au silence et à l'immobilité, tout en exigeant une attention sans faille. Ses paroles telles que « tais-toi » sont des injonctions qu'il a entendues de l'Autre et qu'il reprend à son compte pour faire taire ou mettre à distance tout ce qu'il peut percevoir comme mouvement, présence vivante de mon côté.

Dans le séminaire *Les Écrits techniques de Freud*, Jacques Lacan met en relation le fondement de l'agressivité et la rencontre avec l'autre du stade du miroir. Il nous dit que la libido pour tout sujet est obligée de passer par une étape imaginaire, le plan symbolique venant s'y corréliser. La prise de conscience de son désir passe par l'autre spéculaire. « Avant le langage, le désir n'existe que sur le seul plan de la relation imaginaire du stade spéculaire, projeté, aliéné dans l'autre [...]. C'est par la médiation de l'image de l'autre que se produit chez l'enfant l'assomption jubilatoire d'une maîtrise qu'il n'a pas encore obtenue ². » L'agressivité envers l'autre va dépendre de la rencontre avec son image au miroir dont le grand Autre qui porte l'enfant dit : « Cette image, c'est toi ! », et donc mon image, c'est aussi l'autre.

À partir de ce rapport à l'image et à l'autre va se monter le rapport agressif à l'autre semblable. On peut penser que Bertrand, dans cette expérience du miroir, est resté fixé à la haine jalouse de l'autre. Dans ses attaques contre les autres il attaque déjà l'image, à laquelle il voue une haine mortelle.

Bertrand dans ses passages à l'acte sur les autres enfants vise leur corps et leur existence même. Actuellement, par sa maîtrise, il tente encore d'écarter l'autre, son désir et sa jouissance supposée. Il témoigne de ceci à plusieurs reprises quand il s'adresse à sa mère : « Quand je suis né je n'avais pas peur de toi ? », ou encore quand il parle de son « ami cuirasse », qu'il dit s'interposer entre lui et les autres

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 292-293.

- cuirasse tout comme sa peau recouverte de croûtes qu'il gratte et arrache de manière à ce qu'elle ne guérisse pas. Ce phénomène corporel semble être une défense pour se protéger de l'Autre maternel et par voie de conséquence des petits autres.

Dans cette défense, l'Autre en jeu est-il seulement l'Autre maternel ou aussi l'Autre hétéros, l'étranger en lui-même ? Bertrand se défend de la jouissance pulsionnelle qui le déborde. C'est ainsi que j'entends ce qu'il lance à sa mère : « T'aurais pas préféré que je sois une fille, c'est plus sage, plus calme, c'est mieux pour les mères. »

Il semble ainsi que l'on puisse corrélérer l'agressivité et l'eczéma de Bertrand au narcissisme. Cet enfant a une relation particulière à l'image de son corps, elle lui semble indifférente, il ne prête que peu d'attention à ses vêtements, sa coiffure ; sa démarche raide sur la pointe des pieds lui donne l'allure d'un pantin suspendu. Cette image ne paraît pas non plus importante pour sa mère. Lacan met en relation l'image du corps et le désir. Nous avons un corps du fait que le désir de l'Autre l'a signifié, nous avons un corps comme ce grand Autre, puis ce petit autre dans lequel nous reconnaissons le désir. Là, entre lui et le regard de l'Autre, il y a le réel de son eczéma qui vient empiéter sur l'imaginaire : il n'a que faire des semblants. Nous verrons que ce réel empiète également sur le symbolique qu'il pétrifie.

Qu'en est-il du désir pour Bertrand ?

Sa mère a fait des études littéraires et artistiques, qu'elle n'a pas utilisées par la suite. Elle est aide ménagère et ne dessine plus que pour la fête de l'école, dont elle fait chaque année l'affiche et le décor... Lorsqu'elle m'en parle en séance, Bertrand est surpris, il ne le savait pas. Pourtant, elle a le désir de se remettre à peindre, elle pense changer d'emploi et devenir aide maternelle pour avoir du temps pendant la sieste des enfants. « Ah ben oui ! Elle nous mettra à la sieste pour faire ses trucs ! », rugit-il. Le désir de sa mère était resté inconnu de lui, or, si le désir de l'Autre reste méconnu, nous pouvons en déduire que ce qui devait apparaître comme manque chez l'Autre l'est aussi en lui-même ; il faut préciser que sa mère est très, voire trop présente, toute-mère, ne rechignant devant aucun sacrifice, élevant ses trois garçons seule du fait du travail de son conjoint, les accompagnant sans se plaindre à leurs différentes consultations, nombreuses...

Jacques Lacan, dans *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*³, lie le phénomène psychosomatique à la problématique du désir de l'Autre, que le sujet ne peut pas interpréter, tel un animal de laboratoire soumis à des stimuli contradictoires.

« L'induction signifiante », la chaîne signifiante ne se couple pas à la deuxième chaîne, la chaîne du désir, celle où le sujet apparaît et disparaît. Dans cette division, le sujet aliéné par la chaîne signifiante apparaît du côté du sens mais disparaît du côté de son être. Un problème dans l'articulation de la chaîne signifiante, si le premier couple S1-S2 est pétrifié (holophrasé), entraîne une position subjective telle que la psychose, la débilité ou le phénomène psychosomatique. Lacan parle d'un couple de signifiants solidifié, pris en masse, interdisant toute dialectique du manque et du désir. Cette pétrification est présente sous différentes formes chez Bertrand : dans son immobilité, sa raideur. En miroir, il me demandait une grande réserve dans mes mouvements, mes déplacements, mes paroles, m'épinglant si je ne m'y conformais pas sous un S1 par un « tais-toi ! » (t'es toi) tonitruant.

Dans le séminaire *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*⁴, Jacques Lacan dit que, derrière le narcissisme, « les investissements [...] autoérotiques jouent un rôle très important dans les phénomènes psychosomatiques » du fait de « la masse investie de libido à l'intérieur de l'organisme ». Ce mot « masse » semble anticiper sur la solidification qu'il élaborera en 1964. Chez Bertrand, ce quantum d'excitation, cette jouissance libre, cette part de vivant non prise dans le narcissisme est venue se fixer sur la peau. Dans cette même leçon du 25 janvier 1955, Lacan note que « la relation du regarder et de l'être regardé intéresse l'œil en tant qu'organe », dans la relation imaginaire narcissique à l'autre, et qu'« il peut s'y passer des choses étonnantes ».

Bertrand dit combien il tient à son eczéma et l'importance qu'a le regard de l'Autre et des autres sur son corps. Il a toujours quêté l'attention de tous sur lui, occupant le temps et l'espace, obligeant à avoir l'œil sur lui par ses passages à l'acte. Ce regard rappelle également la

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, leçons du 3 et 10 juin 1964.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*, Paris, Seuil, 1978, p. 119.

fascination de sa mère sur ses mots d'enfant. Mots hors sens, productions plus que créations, sortes de mots fécaux donnés à la mère et venant dire la place qu'il tient pour elle : il est en position de la combler, voué à sa jouissance, sans que la question de son désir et de son manque apparaisse. Pris dans ce regard admiratif qui est devenu demande, il est pétrifié sous cette demande. Son corps raidi semble être venu se substituer à ces premières productions : comme petit phallus ambulante, objet phallique de la mère.

Quelle position tenir pour celui ou celle qui reçoit un tel sujet ? La visée est qu'il se décolle de cette pétrification, elle est d'y introduire un peu de jeu pour assouplir ses défenses dans sa manière d'être avec les autres, de l'amener à ce qu'il fasse un petit pas de côté de façon à se ressaisir comme sujet divisé.

Dans les séances, Bertrand crée des objets que peu à peu il place entre lui et les autres, entre lui et l'œil de l'Autre. Dans ses objets qu'il soigne pour qu'ils soient admirés, il semble mettre son moi idéal et accepter de se mesurer à l'idéal du moi de l'Autre ; il n'est plus lui-même objet-corps sous le regard de l'autre, il consent à lâcher le réel pour l'espace imaginaire et peut passer par l'Autre du symbolique en acceptant mes paroles. Par le transfert, il amorce une séparation, il ouvre un espace psychique où il intègre moi, mon bureau, les enfants que je reçois. Parallèlement, l'eczéma régresse et se déplace. Il n'en a quasiment plus sur le corps. Alors qu'il n'en avait jamais eu sur le visage, il développe des plaques au coin des yeux, derrière les oreilles et aux coins de la bouche, comme s'il adressait ces derniers signes au regard de sa mère et des autres. Ce phénomène évoque le circuit de la pulsion que Jacques Lacan décrit dans *Les Quatre Concepts de la psychanalyse*, pulsion qui marque le rapport à l'autre et dont le retour se fait sur les bords, sur les zones érogènes.

Il faudra longtemps pour que je puisse lui lire une histoire, qu'il accepte mes choix et mes paroles. Je choisirai le mythe de Persée et la tête de Méduse. Il m'en demande d'autres. Progressivement, il se permet quelques déplacements à l'intérieur du bureau. Au départ très figé, il restait collé à la table, toujours à la même place, laissant le plus d'espace possible entre lui et moi. Durant les jeux, les pliages, ses dessins, je me permets un déplacement infime puis plus important, ainsi que quelques commentaires. Pendant les histoires, il s'installe à

présent sur un petit fauteuil près du mien. Il y a quelque temps s'est produit un retour des injonctions visant à annuler ma présence, temps bref correspondant à l'arrêt de ses séances de psychomotricité. Il semble que ces deux lieux lui aient permis topologiquement de mettre un peu de jeu dans cette pétrification.

Bertrand exhibe son eczéma, « ses stigmates » dira l'une de ses enseignantes, il est dans le « montré », un « montré » à voir et non à regarder. La monstration de son eczéma a pour effet d'attirer les autres et de fixer leur attention, peut-être cela lui permet-il aussi de mieux voir sans être vu. Jean Guir, dans *Phénomènes psychosomatiques et fonction paternelle*⁵, interprète le phénomène psychosomatique comme « un leurre phallique », « tâche aveuglante permettant la maîtrise de l'image de l'autre ». C'est l'œil qui est intéressé et non le regard du sujet ou le sujet regardant qui serait convoqué comme cela pourrait l'être dans le symptôme hystérique. Le phénomène psychosomatique, on le voit, alors que le symptôme hystérique, on en entend quelque chose.

Le symptôme a un sens, c'est du signifiant, résultat du retour du refoulé d'une représentation inconciliable pour le « Ich », nous dit Freud, représentation pouvant être traduite dans le corps chez l'hystérique. Mais le symptôme hystérique inclut toujours l'autre, dit Lacan : « L'essence [du désir chez l'hystérique] est de se montrer comme autre et, pourtant, se montrant comme autre, ainsi de se désigner⁶. » De ce fait, il peut être entendu et interprété.

Ici, ce « montré » n'est ni dans la monstration du symptôme hystérique, ni dans l'exhibition du pervers. Bertrand ne vise pas l'angoisse de l'autre, il ne recherche pas sa division, il montre son corps comme un « Voilà ce que je suis », forme d'impuissance à exister, manière de tenter de se défendre de la demande de l'autre, d'attirer sa compassion pour qu'il s'efface, pour qu'il se taise. Il y a comme une identification de son être à « ça », mais ce « montré » n'a aucun sens, il ne renvoie à rien, il n'appelle pas l'autre ; contrairement aux autres symptômes, ni l'Autre ni le sujet divisé n'y sont convoqués.

5. J. Guir, « Phénomènes psychosomatiques et fonction paternelle », *Analytica*, n° 48, Paris, Navarin éditeur/Seuil diffusion, 1986.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 146.

Bertrand n'a aucune question concernant son eczéma, c'est du réel qui apparaît, disparaît, flambe parfois. Son entourage se questionne, pas lui.

Ce phénomène a-t-il fonction d'identification pour Bertrand ?

Son père, militaire, est régulièrement en déplacement. Lorsqu'il est présent, il passe beaucoup de temps en entraînement en salle de musculation. Durant son enfance et jusqu'à 15 ans, il avait un eczéma sévère mais surtout de l'asthme. Il était fréquemment hospitalisé, avec parfois un risque vital. Dès qu'il a quitté l'école, les phénomènes ont cédé. Pourtant, « il travaillait dur dans les vignes avec des produits toxiques, précise sa femme, mais ce n'est jamais revenu ». « Moi j'ai de l'eczéma mais beaucoup plus que lui » lâche Bertrand. Très gêné pour prendre la parole, le père laisse son épouse s'exprimer à sa place. Seul avec son fils, il me dit sa difficulté à parler et me prie de le laisser être là seulement silencieux. Bertrand vient alors à son secours, me demandant d'arrêter de m'adresser à lui.

Cette atteinte corporelle se déclenche-t-elle en identification au père, par le trait unaire du symptôme pris sur le père, trait d'une jouissance supposée du père ? Cela évoque plutôt une marque provenant de la rencontre d'une expérience de jouissance, un « trait unaire qui n'a pas fonction d'identification, qui n'a pas de sens, qui ne renvoie pas au désir, à l'Autre », comme le décrit Colette Soler dans *La Répétition dans l'expérience analytique* ⁷.

Jean Guir, dans *Sur les phénomènes psychosomatiques* ⁸, a repéré à partir de son expérience une localisation des lésions en mimétisme avec un membre de la famille, « comme une inscription qui retracerait l'histoire du corps d'un autre [...] morceau de corps greffé imaginairement [...] lambeau d'écriture », l'identifiant à cette personne. Dans *Phénomènes psychosomatiques et fonction paternelle* ⁹, il fait l'hypothèse du phénomène psychosomatique fonctionnant comme semblant d'articulation de la fonction paternelle, tel le sinthome venant suturer un mauvais nouage du réel, du symbolique et de l'imaginaire.

7. C. Soler, *La Répétition dans l'expérience analytique*, cours au Collège clinique de Paris, 1991-1992, p. 110.

8. J. Guir, « Sur les phénomènes psychosomatiques », *Analytica*, n° 29, Paris, Navarin éditeur/Seuil diffusion, 1982.

9. J. Guir, « Phénomènes psychosomatiques et fonction paternelle », *op. cit.*

Dans « D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose ¹⁰ », Jacques Lacan définit la fonction paternelle, le Nom-du-Père, comme le signifiant qui vient se substituer au désir de la mère, place premièrement symbolisée par sa présence-absence. Le Nom-du-Père porte cette symbolisation et fait du désir la loi, en redoublant celle-ci par le signifiant qui représente la loi. C'est le Nom-du-Père qui permet le système signifiant et fait point de capiton. Il répond au désir de l'Autre par le phallus imaginaire et à la jouissance de l'Autre par le phallus symbolique. Ainsi, il permet au sujet de se repérer et de n'être pas soumis au désir énigmatique de la mère.

Bertrand n'est pas un enfant psychotique, mais ne peut-on penser pour lui à un effet forclusif tel que le définit Marie-Hélène Brousse dans *Hystérie et sinthome* ¹¹ ? « On peut soutenir une différence entre forclusion générale du Nom-du-Père et effets forclusifs d'une version du père, c'est-à-dire d'une version de sa jouissance, précisément non "père-versement" orientée. Ces effets forclusifs sont la conséquence de certaines formes particulières de jouissance paternelle. Elles affectent le sujet sans toucher au point de capiton de la fonction. » Un ratage de cette fonction institue le phénomène psychosomatique qui prend alors, selon Jean Guir, « la fonction d'un des Noms-du-Père », « témoignage de l'inconscient d'une aspiration à une version vers le père ¹² ».

Bertrand a peu d'humour, il reçoit toute plaisanterie ou toute critique le concernant telle une attaque. Il semble pris sous le signifiant de l'autre, sans jeu possible, ce qui chez lui peut produire un sentiment d'humiliation insupportable, comme s'il recevait une insulte ou comme si tout mot devenait du réel. Au départ, durant les séances, il ne prenait la parole pratiquement que pour professer, il ne parlait de lui que lorsque je rencontrais sa mère, ponctuant régulièrement ses propos d'interventions visant à préciser, commenter, infirmer ce qu'elle amenait, comme si ses paroles le soulageaient de cette présence maternelle ou venaient introduire un peu de séparation.

10. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

11. M.-H. Brousse, « Hystérie et sinthome », *Filum*, n° 11, octobre 1997.

12. J. Guir, « Phénomènes psychosomatiques et fonction paternelle », *op. cit.*

Au cours du temps, lors de nos rencontres il fait des dessins qu'il agrémentait d'écrits où il joue entre l'image et le texte (il dessine une vache disant : « C'est vachement... », ou une ânesse lançant à son ânon : « Arrête tes âneries ! »), jeux de langage qui m'ont évoqué ceux qu'il produisait petit et dont il restait si nostalgique. N'introduisait-il pas le jeu qui pouvait manquer au départ tant chez la mère que chez ce père tout en muscles et en silence, comme si chez eux la pétrification était déjà là et était passée au cours des premiers soins ?

Ces jeux de langage ne sont pas sans évoquer la *lalangue* dont Jacques Lacan dit : « Il est tout à fait certain que c'est dans la façon dont lalangue a été entendue pour tel ou tel dans sa particularité, que quelque chose ensuite ressortira en rêves, en toutes sortes de trébuchements, en toutes sortes de façons de dire. C'est [...] dans ce motérialisme que réside la prise de l'inconscient – je veux dire que ce qui fait que chacun n'a pas trouvé d'autres façons de sustenter que ce que j'ai appelé tout à l'heure le symptôme ¹³. »

13. J. Lacan, « Conférences à Genève sur le symptôme », *Bloc-note de la psychanalyse*, 1975.